

Québec français



Le chemin qui mène à l'homme

Gilles Perron

Number 157, Spring 2010

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/61528ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Perron, G. (2010). Review of [Le chemin qui mène à l'homme]. *Québec français*, (157), 93–94.

Le chemin qui mène à l'homme

PAR GILLES PERRON*



MAMMIFÈRES

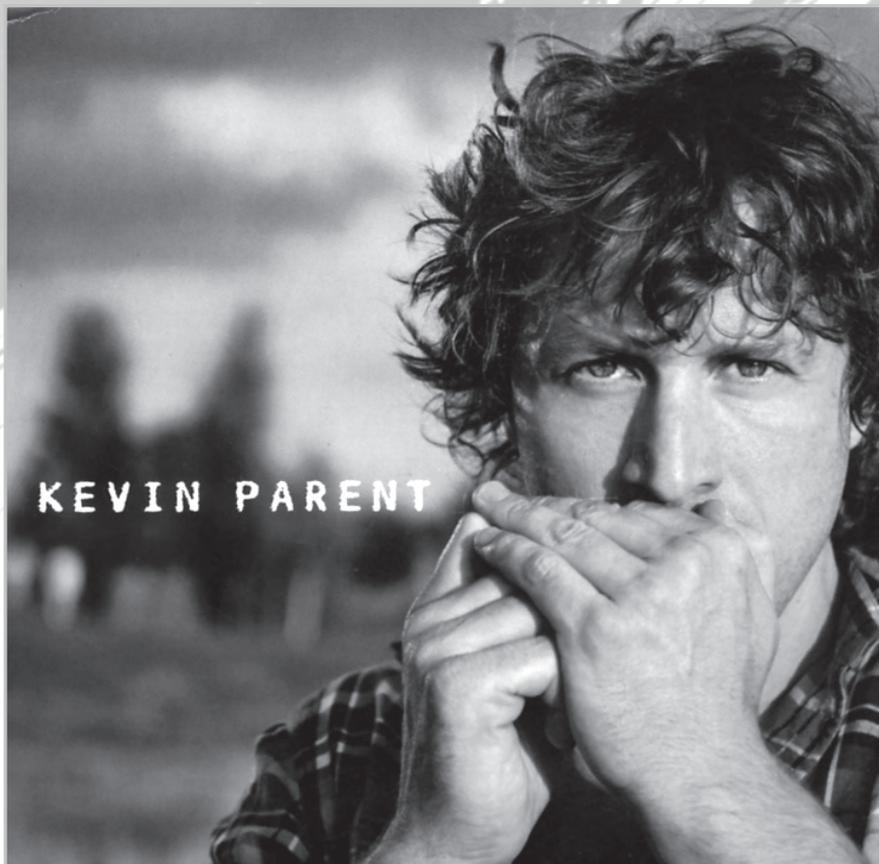
Moran

Ad Litteram / Tandem, 2009

Alors que la fumée de son *Tabac* (2006) s'est estompée, mais avant qu'on oublie le plaisir qu'on a eu à l'inhaler, Moran revient présenter ses *Mammifères* comme autant de traces de notre difficile humanité. Toujours gris et grave, de sa voix traînante rappelant Leonard Cohen (surtout lorsqu'il chante en anglais), Moran reste persuadé que « si un prophète venait à naître ° ce serait encore pour qu'on le tue » (« Proverbes »). Ce n'est pas si surprenant pour qui peut dire : « je suis une bête retardataire ° sur le chemin qui mène à l'homme » (« Mammifère »). Sauf dans « Babylone », où l'amour est possible si on ne se perd pas dans les détours, la rencontre amoureuse est rarement réussie : dans « Charbon », dans « Troublant » ou dans le beau duo chanté avec Catherine Major, « Los Angeles », « la noce n'aura pas lieu sous la pluie », pas plus que ne vieilliront ensemble les amoureux de « Balcon », là où le souvenir vaut tout de même d'avoir été. On ne s'attardera pas avec Moran si on veut entendre le bonheur tranquille ; mais pour peu qu'on ait envie de goûter une voix surgie de la nuit, on l'écouterait tranquillement chanter son monde qui est aussi le nôtre, et c'est déjà un petit bonheur à ne pas se refuser.

*je suis une bête retardataire
sur le chemin qui mène à l'homme*

MORAN



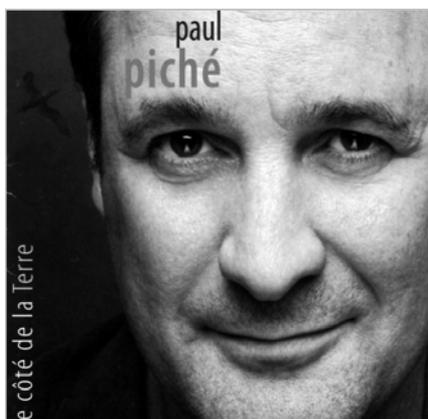
KEVIN PARENT

Kevin Parent

Tandem, 2009

On aime Kevin Parent pour sa simplicité, même si elle est parfois aussi un certain manque de fini. Avec ce disque auquel il n'a pas jugé bon de donner de titre, il s'affiche sur la pochette en chemise à carreaux, aux lignes rouges, pas celle du bûcheron, mais clairement campagnarde. Et il y chante volontiers son coin de pays, dans « Mon pays » ou « Ma Gaspésie », alors que le possessif marque bien l'inscription de l'artiste dans le lieu qu'il revendique. Il chante déjà avec succès son « Besoin d'amour » à la radio et, tel celui qui connaît ses défauts et ses limites, n'hésite pas à dire, à une femme comme à un

critique : « Prends-moi comme chus ». Et c'est bien ce qu'il faut faire avec Parent : on accepte tels quels ses gaucheries dans l'expression ou son accent qui semble parfois accentué volontairement pour, paradoxalement, fabriquer un effet d'authenticité, ou on va voir ailleurs. Depuis son tout premier disque (l'excellent *Pigeon d'argile*, 1995), j'hésite encore et espère toujours qu'il finira par retrouver l'inspiration qui lui avait alors permis de trouver ce parfait équilibre dans son registre particulier. Malgré quelques chansons plus inspirées (« Rage de vivre »), ce n'est malheureusement pas ce dernier disque éponyme que je ferai tourner lorsque j'aurai envie d'écouter Kevin Parent.



SUR CE CÔTÉ DE LA TERRE

Paul Piché

Audiogram, 2009

En 1993, Paul Piché chantait, dans un élan collectif préréférendaire : « Voilà c'que nous voulons ° Sur ce coin de la terre ». Son « coin de la terre » est devenu, pour son dernier disque, *Sur ce côté de la terre*, dans la continuité du message qu'il porte : l'ouverture aux autres passe par la capacité de se définir soi-même, ou vice-versa. Ainsi, dans la première chanson, « Arrêtez », il voit l'importance de « nos mains contre la haine », mais aussi d'un « nouveau pays pour le monde ». Piché, depuis son arrivée sur scène dans les années 1970, c'est notre conscience, notre miroir, comme lorsqu'il nous rappelle nos excès de consommation (« chacun s'assoit au troisième salon ° au fond d'une obèse maison »), alors que nous oublions que « la vie ° arrive à se faire belle ° ne lui suffit ° qu'un vol d'hirondelles » (« La vie »). Si on se plaît à reconnaître le Piché faussement folklorique d'antan avec « Jean Riant », on a surtout le plaisir de l'écouter relier son amour de l'eau à celui des mots, dans « Les ruisseaux » : « c'est comme ça les ruisseaux ° ça pleure à rien ° quand ça manque d'eau venue la nuit ° tous les chagrins coulent dans leur lit ». Sans tambour ni trompettes, en révolutionnaire plutôt tranquille, Paul Piché, sur ce disque, rêve, aime, chante, tel qu'en lui-même.



UN TOI DANS MA TÊTE

Luc De Larochellière

Les disques Victoire, 2009

J'ose espérer qu'avec *Un toi dans ma tête*, Luc De Larochellière sortira enfin de cette discrétion où il semble mener sa carrière depuis une vingtaine d'années. Alors que son dernier disque, *Voix croisées* (2006), nous rappelait qu'il avait écrit plusieurs très belles chansons désormais inscrites dans nos mémoires (disque qui était aussi le meilleur enregistrement de duos de tous ceux qui ont surgi au cours des dernières années), ce nouvel album confirme, si besoin était, la place qu'il peut désormais espérer occuper : *Un toi dans ma tête* est, à ce jour, le meilleur disque de De Larochellière. Dans chacune des chansons, il sait exploiter la couleur de sa voix, l'accorder au rythme de ses mots, appuyer quand il le faut, comme lorsqu'il s'agit d'exprimer la difficulté de se libérer de ses peurs : « La peur reste là, plus forte qu'avant ° Et je reste sous mon toit par crainte du vent ° Et je reste sous mon toi par crainte de toi ». Les relations amoureuses terminées (« Un toi dans ma tête »), rêvées (« Comme un beau soir de neige ») ou jamais commencées (« Non-amour, mon amour ») sont autant de manières, comme dans toutes ses chansons, de définir son rapport aux autres, avec des mots qui sonnent juste. Dans le texte de présentation à l'intérieur de la pochette, l'auteur écrit : « C'est donc l'album le plus près de moi que j'ai jamais fait et peut-être le plus près de vous aussi ». C'est vrai.



LE CLAN DES MIROS

Renan Luce

Barclay, 2009

Renan Luce passe avec brio l'épreuve du deuxième disque. Son *Repenti* (2006), de fraîcheur et d'humour, avait largement séduit. Le charme opère toujours alors que Luce rejoint *Le clan des miroirs* : « Je suis comme la sœur Anne ° Je ne vois rien venir », sauf peut-être cette « Femme à lunettes » de la dernière chanson, aux « yeux qui plissent » ou « qui pleurent ° devant les mélôs ». Renan Luce, tout myope prétend-il être, écrit des chansons où le regard importe, la où on se met à la place de l'autre. Moqueur, il chante aussi bien l'adolescence et ses premiers émois (« La fille de la bande » ou le gamin de douze ans buveur de whisky, qui veut devenir un homme « Rue de l'oiseau-lyre »), ou la mort prochaine de l'aïeul (« Grand-père I », avec la famille au chevet du « Papy gâteau » qui lui rappelle que ce gâteau, « Va bien falloir que tu l'partages » ou « Grand-père II », où c'est au tour du Papy d'être narrateur : « Mais j'ai compris leurs manigances ° Ils s'ront après ma dernière danse ° Bien déçus »). On l'aura compris, Renan Luce propose des textes légers, finement ciselés, et dessine des portraits qui, dans la plus pure tradition de la chanson française, sont d'une tendre humanité. □

* Cégep Limoilou